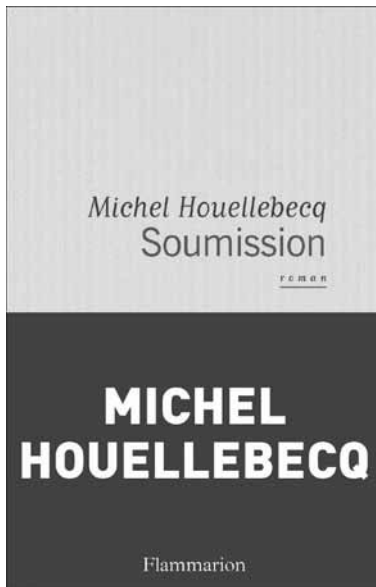


KULTUR-TIPP



Soumission

(lc) - On peut se poser la question de savoir si, dans l'histoire de la littérature, il y a jamais eu une date de publication de bouquin aussi mal choisie que celle de « Soumission », le dernier-né du sulfureux Michel Houellebecq. En tout cas, le monde ne retiendra pas le 7 janvier comme un événement de haute volée dans la sphère intellectuelle germanopratine. Et même si Michel Houellebecq a bien sûr directement interrompu sa tournée dans les médias après l'attentat à Charlie Hebdo - dont il faisait d'ailleurs la une de la

dernière édition avant le massacre -, ce qui s'est passé ce jour-là rue Nicolas Appert a éclipsé pour un moment l'intention de provoquer de « Soumission » et en a même détourné l'attention. Sans que bien sûr cela ait eu une incidence sur les ventes de l'hebdomadaire, toujours spectaculaires.

Pourtant, le livre de politique-fiction de celui qui décrit l'islam comme « la religion la plus conne du monde » est loin d'être le brûlot islamophobe que certains redoutaient, et que d'autres probablement espéraient. Non, en fin de compte, c'est l'islam qui tire son épingle du jeu assez habilement. La conversion - supposée, car ce chapitre est écrit au conditionnel - du protagoniste de « Soumission » ne présenterait que des avantages pour lui et serait même une suite logique de son expérience de vie. En effet, professeur de littérature à la Sorbonne - Paris 3, il a consacré ses années d'étude à un auteur majeur du 19^e siècle : Joris Karl Huysmans. Et celui qui créa avec « À rebours » une des œuvres majeures de son temps eut, lui aussi, une sorte d'accès mystique quand il entra dans la force de l'âge. D'athée célébrant la décadence, il se convertit au catholicisme et alla même habiter dans l'abbaye de Ligugé, en Poitou-Charentes. Ce qui fait qu'Houellebecq utilise le procédé de la mise en abyme : tout comme Huysmans, son personnage va évoquer, sur un fond politique troublé, la possibilité de se convertir. Mais Huysmans cherchait une échappatoire à la société dans le catholicisme, alors que, pour le protagoniste de Houellebecq, c'est le contraire : en acceptant l'islam, il peut rentrer dans une société qui l'aurait exclu sans cette profession de foi. Car, dans la France imaginée par l'auteur, les forces politiques de droite comme de gauche se soumettent à un parti de l'islam modéré, pour éviter que Marine Le Pen accède au pouvoir. Ce parti est dirigé par un leader charismatique, le président Ben Abbas, qui se rêve en nouvel empereur européen et tente de faire entrer les pays de la Méditerranée dans le giron de l'Union européenne. Cette projection incongrue est certes hilarante, et les moments comiques ne manquent pas, comme l'accession de François Bayrou au poste de premier ministre, mais elle ne fonctionne pas. Même si les bases jetées par Houellebecq sont assez réalistes - la déchéance de l'élite politique française, la montée en puissance du Front national et la communautarisation accélérée de l'Hexagone -, l'auteur laisse de côté quelques facteurs importants qui, si la situation décrite se produisait, auraient aussi leur incidence sur les événements. Ne serait-ce que parce qu'il oublie quasi complètement la gauche de la gauche et tous les mouvements extraparlimentaires, les activistes écologistes et tous leurs militants. Et aussi, mais c'est une tare qu'il partage avec beaucoup de ses confrères, parce qu'il considère la France comme un vase clos, sur lequel l'étranger et surtout ses voisins européens n'auraient aucune influence.

Finalement, « Soumission » est un livre très mou. Le personnage principal est comme d'habitude un cynique à la sexualité débridée, très machiste et misogyne - ce qui, sous un régime islamiste, n'est pas vraiment un désavantage - et présente une grande haine de soi. Ce qui fait que, en fin de compte, il est si peu souverain de sa propre vie qu'il accepterait n'importe quelle dominance, et pas uniquement l'islam, pourvu qu'elle le sorte un tant soit peu de son mal de vivre. Et ça, ça fait vraiment froid dans le dos.

KULTUR

LITTÉRATURE

Éternel entre-deux

Luc Caregari

Nathalie Ronvaux est une artiste qui échappe aux clichés qu'on se fait de l'artiste littéraire luxembourgeoise typique. Et une femme qui (se) cherche en permanence - un portrait.

Sciences forensiques, vraiment ? Ce n'est qu'un des soubresauts de la carrière de Nathalie Ronvaux, mais s'imaginer cette femme aux yeux vifs et aux doigts un peu nerveux s'affairer avec un scalpel au-dessus d'un cadavre à la manière des « Experts Miami » est assez difficile. Et pourtant, ça aurait bien pu commencer comme ça. Si elle n'avait pas après une année d'études à l'université de Lausanne décidé d'aller plutôt faire une autopsie de l'être humain et de la société de façon plus générale et sans manier d'objets plus tranchants qu'un stylo ou un clavier.

C'est que cette Luxembourgeoise d'origine belge tient difficilement en place. Ainsi, après son détour par les morgues suisses, elle commence à travailler - pendant huit ans - pour la Chambre des métiers au Luxembourg, en tant que conseillère pour les petites et moyennes entreprises (PME). L'occasion pour elle de découvrir un monde qu'elle ne connaissait pas : « J'avais beaucoup de contact avec des gens très innovants. Dans le milieu des créateurs d'entreprises, il y a beaucoup de personnes absolument dingues, positivement parlant. J'en re-

tiens que ce sont ces gens-là, les PME, qui font que le pays fonctionne, un fait qui reste malheureusement sous-estimé la plupart du temps. Et puis, oui, des patrons qui veillent au bien-être de leurs employés, ça existe, même s'il y en a aussi qui s'y intéressent moins. » Cette expérience à la Chambre des métiers lui a du moins appris à se méfier des clichés et des vérités toutes faites, un élément qu'on retrouvera plus tard dans ses créations littéraires.

Mais avant, mettant en pratique sa devise « quand une porte se ferme, il y en a une autre qui s'ouvre », Nathalie Ronvaux s'oriente vers le monde du théâtre. D'abord en passant par la case obligatoire pour toute personne désirant mettre un pied dans la porte de cette galaxie souvent un peu hermétique : en faisant des assistances à la mise en scène. La maison qu'elle choisit à l'époque est le Théâtre des Casemates, où elle s'occupera aussi de la communication et de la gestion financière et administrative entre 2008 et 2009. « Ils avaient besoin de quelqu'un qui s'y connaisse en chiffres, et moi j'avais envie de travailler dans le théâtre et de me former en tant que metteuse en scène. » Une situation win-win en somme, qui va déboucher sur la mise en scène d'« E Waïbiërg an Alas-ka » de Jay Schiltz et deux co-mises en scène - « La dame au violoncelle »

Nathalie Ronvaux est plutôt pessimiste sur le futur de la civilisation.



PHOTO : FACEBOOK

et « L'atelier d'écriture ». Pourtant, cet aboutissement des années théâtre arrive à une époque où elle a déjà quitté le Théâtre des Casemates, pour occuper le poste de directrice de production au sein de la firme « LuxAnimation », de 2011 à 2012, avant que la boîte ne sombre dans la faillite. Depuis, elle est coordinatrice et responsable administrative pour le « Cercle européen pour la propagation de l'art » (Cepa).

Touche-à-tout

Mais après ces premières expériences de mise en scène, elle a aussi tourné le dos à cet aspect du boulot théâtral. À la question de savoir pourquoi, elle rétorque : « D'abord je trouvais qu'il y avait un manque de possibilités d'évolution. Et puis je ne suis peut-être pas la personne la plus rapide. En tout cas, j'étais un peu frustrée, une chose qui arrive vite quand on est perfectionniste. Pourtant, je ne regrette aucune de mes expériences professionnelles. Partout où je suis passée, il y avait énormément de choses à apprendre et ce processus d'apprentissage est toujours le plus beau et le plus dur. Je considère que chaque profession qu'on exerce doit apporter une partie de bonheur et si ce n'est plus le cas, il faut bouger. »

Pendant tous ces épisodes bouleversés, Nathalie Ronvaux retourne

vers une de ses premières passions, l'écriture. En 2010, elle publie « Vignes et louves » aux éditions Phi ; un premier recueil de poèmes qui lui vaut immédiatement le « Prix d'encouragement à la première publication ». La poésie, qui fait partie intégrante de l'univers créatif de l'auteure, est pour elle aussi un moyen d'expression très direct : « Si j'écris sous le coup d'une émotion, je choisis la poésie pour m'exprimer », explique-t-elle. Ce qui ne l'empêche pas de « cisailer ses textes pendant des années. Même si après le travail auquel j'ai consacré des journées entières sur une longue période ne tient qu'en une page - ça n'est pas vraiment important pour moi ». Parmi ses inspirations en lyrisme, elle cite notamment René Char, Anise Koltz ou encore André Velter.

C'est aussi via la poésie qu'apparaît un thème de prédilection, qu'elle va développer par le biais d'une pièce de théâtre : la Seconde Guerre mondiale. En 2012, elle publie « La liberté meurt chaque jour au bout d'une corde », dans le cadre d'un projet avec le musée de la Résistance d'Esch-sur-Alzette. Et puis, en 2014, « La vérité m'appartient » est publié chez Hydre éditions ; une pièce de théâtre dans laquelle s'affrontent deux femmes qui ont vécu les horreurs de la guerre en partie ensemble et qui s'accusent mutuellement

d'avoir collaboré avec l'ennemi - la pièce sera d'ailleurs montée en janvier 2016 au Théâtre des Capucins sous la direction de Charles Muller.

État de guerre

Pourtant, l'auteure refuse qu'on lui prête une obsession pour la Seconde Guerre mondiale : « Non, ce n'est pas une obsession en soi. C'est juste que cette guerre est pour nous toujours la dernière qu'on a vécue, elle reste donc la plus proche de nous. C'est pourquoi il nous est plus facile de nous identifier à cette guerre qu'à une autre qui a lieu sur un autre continent, en ce moment même. Ce qui m'intéresse en priorité, c'est de voir comment les gens réagissent dans le cadre d'une situation de guerre, où toutes les lois de la civilisation s'effondrent. Car voilà, je suis plutôt pessimiste en ce qui concerne le futur, et même le présent. Bref, je crois que nous sommes déjà dans un état de guerre. » Et certes, après les attentats de Paris et d'autres attentats monstrueux - n'oublions pas la tuerie d'Utoya - il est difficile de prétendre que l'Europe reste épargnée par la violence qui règne un peu partout dans le monde.

En ce sens, les travaux de Nathalie Ronvaux sur la Seconde Guerre mondiale ne sont pas ceux d'une écrivaine-historienne qui veut exhumer

de vieilles anecdotes pour apporter sa pierre à la construction de la mémoire, mais tout le contraire : elle revient en arrière pour nous préparer à un futur qui ne sera pas forcément un des plus cléments et des plus calmes - bien au contraire.

Quoi qu'il en soit, voilà une écrivaine multicaltres qui, si elle n'a pas produit - encore - une œuvre prolifique, est certainement une des plus diverses qu'on connaisse dans le petit monde étiqueté « luxembourgeois ». Et, pour une fois, même si c'est un moyen d'analyse qui sent un peu la naphtaline, on peut dire que, dans son cas, l'œuvre et la biographie de l'auteure sont intrinsèquement liées.